

“J’ai décidé de partir, un an durant, sur les traces de Daniel Pearl”

d’hypothèses. Comment aller si vite ? Vos admirateurs et vos détracteurs s’interrogent sur vos qualités de vitesse en toute chose. Quelle est la potion ?

– C’est vrai, oui, je vais vite. Ma potion c’est cette impatience que j’essaie de communiquer à mes interlocuteurs. Souvent, en reportage, je dis aux gens que je rencontre : « Je n’ai pas le temps, je pars demain » – ce n’est pas forcément vrai mais j’ai l’impression que cela aide à « speeder » tout le monde, à accélérer l’enquête. Et puis, il y a autre chose. Je crois que je ne suis pas trop mal organisé. J’essaie de repérer des « fixeurs » qui en ont gros sur le cœur et qui sont contents de pouvoir aider un étranger qui a la possibilité, lui, de travailler librement. Dans une enquête qui marche, deux choses sont aux commandes. L’idée et l’intuition. La mémoire et le réflexe. Je suis un écrivain très physique, j’aime bouger, voyager, crapahuter – et puis, à un moment, il y a l’intuition, l’instinct. Je passe, par exemple, devant l’hôtel où a dormi Omar, l’assassin de Pearl. Et je me dis, tout à coup, sans bien savoir pourquoi : « Voilà, je vais essayer d’y passer la nuit » ; et surviennent alors les informations, les découvertes... Et puis, tous les journalistes savent ça : une enquête d’un an ce n’est pas une enquête de douze fois un mois. Dès qu’on s’installe dans une telle durée, le temps a des effets amplificateurs insoupçonnables. Un hameçon lancé à un moment, un peu par hasard et oublié, vous ramène un poisson, six mois après. Les idées macèrent, les informations se télescopent, les gens se parlent – et arrivent les rencontres imprévues...

– **Comme la rencontre posthume avec Daniel Pearl, dont la personnalité transforme une première fois le livre. S’il n’avait pas été juif, issu d’une bonne famille érudite, bon vivant, amoureux d’une belle femme, militant humaniste, ami d’Israël, admirateur d’un Islam tolérant, féru de culture indo-pakistanaise... auriez-vous écrit ce livre ?**

– Mon projet initial, sans le connaître, était de reprendre son enquête, dans un livre court et précis, sur le modèle de *L’affaire Moro* de Leonardo Sciascia, qui est l’un de mes livres cultes. Alors, après, tout ce que vous dites a compté, bien sûr. Encore que, si Pearl, par exemple, n’avait pas vécu sa judaïcité comme il l’a vécue, il me semble que le livre existerait quand même.

– **Quelle judaïcité ?**

– Au Pakistan, au cœur des ténèbres, Pearl pensait : « Tant pis si vous nous détestez, tant pis si vous croyez à la guerre des religions, à la guerre des civilisations, moi je n’y crois pas ; je suis votre ami juif et s’il n’en reste qu’un, je serai celui-là. » Profondément juif et ouvert à l’Autre : il est évident que je me sens proche de cela. Pour le reste, bon vivant, amoureux, bonne famille, etc., je ne sais pas, je ne peux pas répondre.

– **Toutefois, en cours de lecture, on comprend que deux autres rencontres influent autant sinon plus sur la construction du livre. Elles transforment le style narratif, elles imposent votre Je de façon très présente, et la mise en scène de l’enquête**

dans l’enquête, et des procédés fictionnels. Bref, elles transforment l’écriture... La première rencontre est votre retour dans ce pays, qui est le sujet de votre premier bouquin, *Les Indes rouges*, écrit trente ans plus tôt. La seconde rencontre est celle d’Omar Sheikh, l’instigateur de l’enlèvement et de l’égorgement de Pearl. Que vous avez sans doute croisé à Sarajevo, en tout cas qui a défendu la même cause que vous.

– Mon histoire avec le Pakistan, bouclée ou pas, je la raconterai plus tard, dans un autre livre. Mais effectivement, ma rencontre avec le personnage de Omar Sheikh a été décisive. Je suis à Londres, je lis tout sur lui, je rencontre ses frères, amis et professeurs. Je pressens que son basculement religieux a pour origine la défense de la Bosnie. Je sais que mon film a été projeté à la télévision anglaise, j’envisage qu’il l’ait vu. Je me dis, ce type est peut-être devenu ce qu’il est devenu, un tueur sanguinaire et islamiste après avoir vu mon film et vibré comme moi à la cause de la Bosnie. Il en faut moins pour empêcher un écrivain, un intellectuel, de dormir !

– **Et vous élaborez un trio de héros romanesques : Daniel Pearl, vous le narrateur fiévreux, et Omar Sheikh. N’êtes-vous pas gêné par l’aura du troisième, le bourreau, et le cousin ou l’archétype du pilote de l’avion qui se jette sur le World Trade Center ?**

– Bien sûr, je suis gêné. Et même parfois bouleversé. Car il me passionne, ce personnage, c’est évident. Je m’aperçois d’ailleurs que j’emploie, à un moment, le même lexique pour parler de lui et de Pearl. Et, puisque je vous parlais d’empathie, il est incontestable que se met aussi en place une empathie avec Omar Sheikh. Un brillant élève d’un collège privé anglican de Londres, passionné de poésie, d’échecs, militant de la cause bosniaque, et qui bascule dans le meurtre et le fanatisme. Comment voulez-vous que je ne sois pas troublé par tout cela ? Ce n’était pas prévu au programme, mais c’est ainsi, et je décide de l’écrire. Obsession de démêler, d’approcher du gouffre, d’entrer dans la maison du Diable, dans sa tête. Tout cela est incontestable. Ce sont les moteurs auxiliaires du livre.

– **Vous décrivez avec précision de nombreuses scènes auxquelles personne n’a assisté. Omar Sheikh se rasant, pour se donner une allure occidentale avant sa première rencontre avec Daniel Pearl ; ses hésitations au moment de la décision**



B. GARCIN-GASSER

* Grand reporter à *Libération*, Jean Hatzfeld a notamment publié *L’Air de la guerre* ; sur les routes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine (éd. L’Olivier, 1994) ; *La Guerre au bord du fleuve* (éd. L’Olivier, 1999, rééd. Petite Bibliothèque de L’Olivier), roman sur le conflit yougoslave ; *Dans le nu de la vie* (éd. Seuil, 2000, rééd. Points-Seuil), sur le génocide rwandais.